

Benoit Gaultier, *Les Possibilités du progrès*, Paris, Éliott Éditions, « L'ordre des raisons », 2025, 175 p.

Stéphane Chauvier

DANS **REVUE DE MÉTAPHYSIQUE ET DE MORALE** 2026/2 N° 126 , PAGES 121 À 123
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-1571

DOI 10.3917/rmm.262.0121

Date de mise en ligne : 17/08/2026

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2026-2-page-121?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Chronique de métaphysique et de philosophie de la connaissance

La présente chronique n'a pas pour vocation d'être exhaustive, mais de donner des indications sur les tendances actuelles de la recherche dans divers courants de la philosophie contemporaine. L'ensemble est coordonné par Angélique Thébert et Alexandre Declos. Participent à cette chronique : Raphaële Andrault, Guillaume Bucchioni, Stéphane Chauvier, Alexandre Declos, Tudor Djamo-Mitchell, Anne Fenoy, Benoît Gaultier, Mona Gérardin-Laverge, Paula Lorelle, Nicolas Rialland et Henri Wagner.

Benoît GAULTIER, *Les Possibilités du progrès*, Paris, Éliott Éditions, « L'ordre des raisons », 2025, 175 p.

Peut-on encore donner sens à l'idée de progrès ? Personne évidemment ne doute qu'on puisse dire d'un sportif, au regard de ses performances successives, qu'il progresse. Mais, lorsqu'on élargit la focale, lorsque c'est de l'humanité elle-même que l'on parle, peut-on encore, sans ironie, affirmer que le passage du temps est, s'agissant de l'ensemble des humains, une marche continue vers toute la perfection dont la nature humaine serait capable ?

L'A. n'entend pas plaider en faveur de la réalité du progrès humain, mais, à tout le moins, établir qu'il est raisonnablement possible d'en affirmer la réalité. Cependant, l'A. considère que parler du progrès tout court relève du mythe. Parler de progrès humain n'a de sens que si l'on spécifie une dimension de l'existence humaine susceptible d'accueillir des changements pour le mieux. L'A. en distingue cinq qu'il examine tour à tour : la connaissance, les capacités physiques et intellectuelles humaines, l'organisation sociale, la moralité individuelle, la représentation artistique du monde. Et, pour chacune de ces dimensions de la perfectibilité humaine, il discute les arguments de ceux qui doutent, voire nient que l'on puisse parler d'un authentique progrès.

Le chapitre que l'A. consacre au progrès scientifique, au-delà des arguments habituels sur les supposés méfaits de la techno-science que l'A. écarte un à un, est surtout l'occasion de rappeler l'importance, pour l'idée de progrès scientifique, des débats sur le statut des théories scientifiques. Si une théorie n'est pas un corps de vérités démontrées, comment caractériser le progrès que représenterait une théorie nouvelle par rapport aux théories antérieures : une plus grande vérisimilitude ? Un meilleur pouvoir prédictif ? Une plus grande profondeur heuristique ? L'A. insiste également sur

l'importance de la diffusion sociale des connaissances scientifiques pour créditer l'humanité, et non pas quelques *happy few*, d'une meilleure connaissance de la réalité. L'intérêt de ce chapitre est donc de montrer que si la connaissance est le registre où l'idée de progrès semble le plus nettement s'imposer, si l'on en sait aujourd'hui clairement plus sur la réalité qu'il y a cent ou mille ans, la caractérisation précise de ce « plus », mais aussi de ce « on », est loin d'aller de soi.

L'A. se penche ensuite sur le « progrès à la fois hédonique, moral et social » qui pourrait venir d'« interventions biomédicales – qu'il s'agisse de l'administration de substances chimiques, de stimulations magnétiques ou électriques, d'interventions chirurgicales (pouvant consister, par exemple, en l'insertion de puces électroniques) ou encore de modifications génétiques de gamètes, d'embryons, de zygotes, de fœtus ou d'êtres humains à un âge quelconque de leur vie » (p. 47). Ce chapitre, le plus long du livre, explore en détail les arguments avancés par ceux, nombreux, qui jugent qu'une humanité « augmentée » serait non pas un progrès, mais une horreur morale et sociale. De l'examen de ces arguments, l'A. croit pouvoir conclure qu'à la question de savoir si le progrès humain peut être biomédical, la réponse est « qu'aucun argument convaincant ne semble avoir été avancé jusqu'à présent à l'appui de l'idée qu'il ne saurait l'être » (p. 83).

S'agissant en troisième lieu de la possibilité du progrès social, l'A. ne s'interroge pas sur ce qui constituerait un progrès social, ni sur tous les traits du monde présent qui semblent parler en faveur de ce qu'on appelle communément des « reculs ». Ce qu'il discute, c'est la possibilité d'obtenir, par des changements radicaux et planifiés, une transformation méliorative des institutions sociales. Sa cible, ce sont les arguments d'auteurs comme Popper ou Berlin affirmant que, pour des raisons tant épistémiques que pragmatiques, les changements radicaux planifiés échouent toujours à rendre une société meilleure et que, si progrès social il y a, il ne peut surgir que de manière inopinée. L'A. s'emploie alors à montrer que, même en concédant au « conservatisme » sa hantise des effets non voulus, on peut raisonnablement défendre la possibilité d'une amélioration sociale planifiée et, partant, celle du progrès social comme *but* d'une action collective.

Plus curieux sont les développements que l'A. consacre, pour finir, au progrès moral et artistique. Dans un court « interlude », l'A. affirme que, dans ces deux registres, la possibilité du progrès dépend de la fausseté du relativisme moral et esthétique. Il soutient alors que, en matière morale, il ne pourrait y avoir de progrès moral que si la méta-éthique appelée *réalisme moral* était vraie et, pareillement, que la possibilité d'un progrès dans les arts supposerait une objectivité des valeurs esthétiques et artistiques. Mais est-ce qu'il suffit de donner congé au relativisme pour que le progrès devienne *ipso facto* possible dans ces deux registres ? En morale, l'A. semble penser que le progrès moral devrait consister en une meilleure *connaissance* du bien et du mal, de sorte que si une connaissance morale est possible alors un progrès moral est possible. Mais il faudrait pour cela admettre,

comme Socrate, que nul ne fait le mal volontairement, ce qui est loin d'aller de soi. Quant au progrès dans les arts, l'A. reconnaît lui-même que si l'objectivité des valeurs rend possible une hiérarchisation des œuvres, elle n'exclut nullement leur équivalence, dès lors que l'on prend en compte la diversité des styles et des manières au fil de l'histoire des arts.

Si donc, dans l'ensemble, l'ouvrage a le mérite de démythifier l'idée de progrès, il nous semble donner trop d'importance au relativisme. Car beaucoup de ceux qui, aujourd'hui, refusent de croire au progrès ou au moins à sa poursuite indéfinie, mettent quelque chose d'absolu à la place de ce progrès : soit *eadem sed aliter*, comme le pensait Schopenhauer, soit, plus souvent, régression, déclin, décadence, voire effondrement. Or l'A. n'évoque guère ces rivaux « absolutistes » du progrès, qui sont pourtant devenus aujourd'hui une plus grande menace pour sa possibilité *réelle* que le relativisme.

Stéphane CHAUVIER

Clémence GUILLERMAIN, *Le Vieillissement n'est pas une maladie*, Paris, Puf, « Sciences dans la cité », 2025, 240 p.

Cet ouvrage, qui est une reprise du travail de thèse de l'A., est consacré à l'examen conceptuel et épistémologique de la biologie du vieillissement. Après avoir rappelé la richesse philosophique de la notion – traitée comme expérience vécue et comme phénomène organique – et esquissé une brève histoire des conceptions du vieillissement, l'A. recentre son enquête sur le domaine proprement biologique, qu'elle entend interroger philosophiquement à partir de la littérature scientifique et d'un cadre théorique nourri de philosophes classiques (Canguilhem, Foucault, Bergson) et contemporains (Hoquet, Fox Keller, Reynolds, Laugier). Elle se fonde également sur des échanges de terrain ponctuellement mentionnés – sans toutefois constituer une véritable enquête qualitative.

Le constat d'ensemble est celui d'un champ profondément morcelé, traversé de notions floues et où aucun consensus ne se dégage. L'enjeu de l'ouvrage consiste à caractériser le « style de pensée » de la biologie du vieillissement, en s'appuyant sur le cadre conceptuel de Ludwik Fleck (1896-1961), médecin, biologiste et sociologue polonais, devenu célèbre en philosophie des sciences pour son ouvrage *Genèse et développement d'un fait scientifique* (1935). L'architecture en trois parties du livre reflète un cheminement intellectuel : les premières approches, jugées insuffisantes, conduisent progressivement à la formulation finale de ce style de pensée.

La première partie mobilise trois entrées – historique, théorique, disciplinaire – tout en reconnaissant qu'aucune ne répond pleinement à la question initiale : existe-t-il une biologie du vieillissement identifiable comme discipline cohérente ? Le premier chapitre retrace l'histoire des théories du